

Les faux départs d'Octave Mirbeau

Les prolétaires des lettres [...] doivent serrer leurs rangs et poursuivre sans trêve leurs revendications contre les représentants de l'infâme capital littéraire.
Mirbeau, *Les Grimaces*, 15 décembre 1883.

Lorsqu'il publie son premier roman, *Le Calvaire*, en 1886, Mirbeau a trente-huit ans. Ce n'est pas tout à fait un inconnu : il a fait ses classes dans le journalisme, notamment au *Gaulois*, et publié six romans en tant que « nègre ». Le cas Mirbeau invite donc à distinguer l'entrée en littérature « officieuse » et « officielle », cette dernière pouvant être regardée comme tardive si on la considère exclusivement. En effet, la première partie de la trajectoire de l'écrivain Mirbeau semble caractérisée par une série de ratages. C'est sur ces « faux départs » que nous proposons de focaliser cette étude afin de dégager, dans un second temps, leurs effets sur les stratégies de reconnaissance déployées par Mirbeau à partir du milieu des années 1880 ainsi que les positions qu'il prend au cours de la décennie 1890-1900.

Mirbeau vieille France (1848-1873)

Octave Mirbeau naît à Trévières (Calvados) le 16 février 1848, de Ladislas Mirbeau (1815-1900) et Eugénie Dubosq (1825-1870). Il est « issu d'une double lignée de notables ruraux »¹ : ses grands-pères paternels comme maternels ont été maires et notaires, le premier de Rémalard, le second de Trévières, jusqu'à la Révolution de 1830, leurs évincements respectifs pouvant constituer un indice de leur légitimisme².

Mirbeau passe toute son enfance à Rémalard, dans l'Orne, puis est *placé* (mot qui a l'avantage de connoter l'investissement symbolique représenté par ce *placement*) au collège Saint-François-Xavier de Vannes, en Bretagne, en octobre 1859. Ce choix révèle la catholicité de la famille d'Octave (dont un oncle paternel est prêtre), et manifeste son désir d'ascension sociale investi dans le seul garçon de la famille (il a deux sœurs). Au collège, ses camarades sont pour la plupart issus de la noblesse bretonne³. Revenant sur ses années de jeunesse, Mirbeau se souvient que « [s]a qualité de roturier [lui] valut beaucoup d'avanies [...] », bien que sa famille « payait [...] fort cher »⁴. Il se souvient aussi que les enseignants jésuites lui peignaient la Révolution sous des airs sataniques. Le collège est donc un premier lieu

¹ Max COIFFAT, « Mirbeau, Louis Amable (senior) », in Yannick LEMARIÉ et Pierre MICHEL, dir., *Dictionnaire Octave Mirbeau*, Lausanne, L'âge d'homme, 2011, p. 218.

² Max COIFFAT, « Dubosq, Eugénie Augustine, épouse Mirbeau », in LEMARIÉ et MICHEL, *op. cit.*, p. 123.

³ Martin SCHWARZ, *Octave Mirbeau. Vie et Œuvre*, La Haye, Mouton et Co. 1966, p. 17.

⁴ Octave MIRBEAU, « Pétrisseurs d'âmes », *Le Journal*, 16 février 1901 [disponible en ligne sur *scribd.com*].

d'imprégnation idéologique : Mirbeau reçoit une formation contre-révolutionnaire de combat et, jusqu'en 1885, se montrera farouchement antirépublicain. Mauvais élève, il est renvoyé en juin 1863, à quinze ans, après avoir été victime d'attouchement de la part d'un enseignant⁵. Il poursuit alors des études médiocres avant d'obtenir à Caen en 1866, à la troisième tentative, son baccalauréat ès lettres. Ce tropisme littéraire n'est cependant encore marqué par aucune publication : son père, qui est devenu entretemps adjoint au maire de Rémalard, tente de dissuader ce goût⁶ et Mirbeau, selon l'expression consacrée, part faire son droit à Paris. Ce nouvel investissement symbolique, ce nouveau « placement », peut éventuellement viser à compenser le fait que son père, manifestement à cause d'un revers de fortune suivant l'évincement de son propre père de la mairie, n'est pas allé à l'université de médecine mais est devenu un simple officier de santé. À Paris, Mirbeau mène une vie dissolue et fait des dettes. En 1870, il est mobilisé dans la garde mobile de l'Orne, prend part à des combats puis, en 1872, doit se défendre de l'accusation de désertion⁷.

L'hypothèse de Pierre Citti selon laquelle la guerre franco-prussienne a eu un effet retardateur sur la génération de 1880⁸ semble particulièrement pertinente dans le cas de Mirbeau. Par la suite, les expériences traumatisantes du collègue et de la guerre seront au fondement d'un anticléricalisme et d'un antimilitarisme virulents, ces deux piliers de son anarchisme. Mais à bientôt vingt-cinq ans, l'habitus de Mirbeau est encore celui d'un fils de famille élevé dans un milieu plutôt « vieille France » de notables de province sur la pente descendante.

Latence parisienne (1873-1877)

En 1873, Mirbeau devient secrétaire particulier de Dugué de la Fauconnerie, député bonapartiste de l'Orne évincé après l'effondrement du Second Empire, directeur de *L'Ordre de Paris*, un journal bonapartiste. Les deux hommes se connaissent « depuis un certain temps »⁹, Mirbeau bénéficiant probablement du carnet d'adresse de son père ainsi que d'un mécanisme de solidarité locale. Dugué de la Fauconnerie est le véritable introducteur de Mirbeau à Paris. Plutôt « employé de journal » que véritablement « journaliste », Mirbeau

⁵ Pierre MICHEL, « Viol », in LEMARIÉ et MICHEL, *op. cit.*, p. 1084.

⁶ SCHWARZ, *op. cit.*, p. 21.

⁷ Mirbeau a été « oublié » à l'hôpital pendant la retraite de 1871. D'après SCHWARZ, *op. cit.*, p. 23.

⁸ Pierre CITTI, *Contre la décadence. Histoire de l'imagination française dans le roman (1890-1914)*, Paris, PUF, 1987, p. 53.

⁹ Max COIFFAT, « Dugué de la Fauconnerie, Joseph Henri », in LEMARIÉ et MICHEL, *op. cit.*, p. 124.

réalise pour lui ses premiers travaux de « nègre », dont la brochure *Les Calomnies contre l'Empire* (1874) tirée à 650 000 exemplaires. Sharif Gemie observe à ce propos :

Pour un jeune provincial comme Mirbeau, les bonapartistes apparaissent encore comme des dirigeants [...]. Il y avait beaucoup d'observateurs qui croyaient que la France était prise dans un cycle Monarchie – République – Empire, et donc que, comme en 1804, comme en 1852, l'Empire suivrait la création de la République.¹⁰

Mirbeau écrit des éditoriaux politiques et donne des comptes rendus du Salon, qu'il signe « R.V. », dans lesquels il défend Manet, Monet et Cézanne. Le 16 avril 1877, il participe à un fameux banquet littéraire au restaurant Trapp, que rapporte E. de Goncourt dans un passage souvent cité :

Ce soir, Huysmans, Céard, Hennique, Paul Alexis, Octave Mirbeau, Guy de Maupassant, la jeunesse des lettres réaliste, naturaliste, nous a sacrés, Flaubert, Zola et moi, sacrés officiellement les trois maîtres de l'heure présente, dans un dîner des plus cordiaux et des plus gais. Voici l'armée nouvelle en train de se former.¹¹

La présence de Mirbeau à ce dîner, alors qu'il n'a encore rien publié¹², a de quoi surprendre. Comment l'expliquer ? Les indices sont ténus mais significatifs : Mirbeau fréquentait à partir de 1875 le cercle de la *République des Lettres* de Catulle Mendès ; il était le voisin de Paul Alexis et collaborait avec Léon Hennique à *L'Ordre*¹³. Sa présence au dîner chez Trapp le pose en « jeune naturaliste », et bien qu'il refusera plus tard vigoureusement la logique de groupe et la rhétorique manifestaire (déclarant notamment à Jules Huret, qui le classe dans les « néo-réalistes » continuateurs du naturalisme finissant : « — Le naturalisme ! mais je m'en fiche ! »¹⁴ ; « Pourquoi nous embête-t-on avec les étiquettes [...] »¹⁵), ses trois premiers romans, autobiographiques, sont assurément tributaires du réalisme naturaliste ambiant. Mirbeau semble donc partager, avec les autres dîneurs de chez Trapp, une même « communauté émotionnelle ».

Ce début prometteur trouve pourtant un brusque coup d'arrêt lorsque, un mois plus tard, à la faveur d'une redistribution des postes administratifs au lendemain de la crise institutionnelle du 16 mai 1877, Mirbeau est nommé chef de cabinet du préfet de l'Ariège, grâce à l'appui du baron Gaston de Saint-Paul, député bonapartiste de ce département.

¹⁰ Sharif GEMIE, « Un raté. Mirbeau, le bonapartisme et la droite », *Cahiers Octave Mirbeau*, 2000, n° 7, pp. 75-86.

¹¹ Edmond et Jules de GONCOURT, *Journal : mémoires de la vie littéraire*, Paris, Charpentier, 9 vol., 1887-1896 [Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2004, vol. II, « 16 avril [1877] », p. 736].

¹² Pierre Michel suggère que Mirbeau a publié sous pseudonyme des œuvres qu'il reste à identifier. D'après Pierre MICHEL, *Quand Mirbeau faisait le « nègre »*, Angers, Éditions du Boucher, 2004, p. 325.

¹³ Yannick LEMARIÉ, « Zola, Émile », in LEMARIÉ et MICHEL, *op. cit.*, p. 325.

¹⁴ Jules HURET, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Paris, Charpentier, 1891 p. 211

¹⁵ *Ibid.*, p. 216.

Mirbeau prend ses fonctions le 29 mai, s'éloignant de Paris et des cercles littéraires. Son désir d'ascension sociale semble alors connaître un moment d'hésitation entre la carrière politique et la littérature. Croit-il alors à un destin politique ? En tout cas, l'aventure tourne court puisqu'il est contraint à la démission le 15 décembre 1877 après la défaite électorale de son protecteur. Ce qui résout son hésitation.

Les affres de la pseudo-négritude (1879-1885)

À la suite de cet échec, et après avoir été, pendant dix-huit mois, marin en Bretagne¹⁶, Mirbeau revient en 1879 à Paris et à la « vie littéraire »¹⁷ en tant que secrétaire particulier d'Arthur Meyer, nouveau directeur du *Gaulois*, quotidien légitimiste et catholique. On voit qu'il évolue toujours dans les mêmes cercles idéologiques.

Dans *Le Gaulois*, Mirbeau signe « Tout-Paris » une chronique quotidienne et publie en 1882 une série de textes courts, sous le pseudonyme de Gardéniac¹⁸, façon peut-être de séparer sa production politique et littéraire. La même année, il publie chez Paul Ollendorff (l'éditeur de Maupassant et de Paul Adam) son premier roman, *L'Ecuyère*, sous le pseudonyme d'Alain Bauquenne. Ce roman lui fut commandé par André Bertera, pour lequel Mirbeau écrira six romans de 1882 à 1885. Pierre Michel explique que « [...] le même pseudonyme de Bauquenne sert à la fois à (mal) camoufler le négrier et le nègre ! »¹⁹ C'est là une stratégie surprenante, soit, comme le propose P. Michel, qu'André Bertera n'assumait pas de publier sous son nom un roman écrit par un « nègre », soit — et c'est plutôt notre opinion — que le pseudonyme fonctionne comme une tierce identité, un moyen terme permettant au « nègre » Mirbeau de temporiser et de négocier l'écart qui le sépare de l'« auteur » qu'il aspire à devenir, de telle manière qu'on pourrait parler ici de pseudo-négritude. Cette façon de retarder l'entrée « officielle » en littérature, témoigne aussi sans doute de la haute idée que Mirbeau se fait de la littérature.

En 1883, Mirbeau est rédacteur en chef de l'hebdomadaire satirique, monarchiste et antisémite *Les Grimaces*, lancé par le banquier Edmond Joubert. C'est l'apogée de sa période catholique et monarchiste²⁰. À cette époque, il se bat régulièrement en duel, notamment avec

¹⁶ GONCOURT, *op. cit.*, « Mercredi 10 juillet [1889] », p. 294.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Édités en 1994 par Pierre Michel sous le titre *Petits poèmes parisiens*.

¹⁹ MICHEL, *Quand Mirbeau faisait le « nègre »*, *op. cit.*, p. 4.

²⁰ SCHWARZ, *op. cit.*, p. 31.

Paul Déroulède et Catulle Mendès, ce qui constitue, aussi, une forme de sociabilité littéraire²¹. La participation de Mirbeau au concert de la « parole pamphlétaire », selon l'expression de Marc Angenot, peut éventuellement être interprétée comme une expression de la frustration accumulée en tant que « nègre ». Marie-Claire Bancquart estime en effet que cette profession « [...] soumet à un esclavage qui peut tuer le talent et les opinions, ou les renforcer avec violence. »²² C'est ce que paraît confirmer un conte en forme de confession publié dans *Le Figaro* en 1882, intitulé « Un raté », dans lequel Mirbeau raconte l'histoire de Jacques Sorel (référence stendhalienne) qui déclare : « Je voudrais aujourd'hui reprendre mon bien ; je voudrais crier : “Mais ces vers sont à moi ; ce roman publié sous le nom de X... est à moi ; cette comédie est à moi.” »²³. Voici une forme d'entrée en littérature pour le moins étonnante que la constatation, par l'auteur, de son échec à y entrer. En octobre, Mirbeau quitte *Le Figaro* consécutivement à la polémique provoquée par son article « Le Comédien », où il qualifie ce métier de « prostitueur de la beauté »²⁴, projetant peut-être ici sa propre angoisse de la plume prostituée.

1885 : la conversion littéraire, idéologique et sociologique

Mirbeau entre véritablement en littérature en 1886 lorsqu'il publie, sous son vrai nom cette fois, *Le Calvaire*. L'éditeur, Paul Ollendorff, est le même que pour ses romans écrits comme « nègre », lesquels ont sans doute permis à Mirbeau d'obtenir des conditions avantageuses de « faux-débutant »²⁵. Six ans avant *La Débâcle* de Zola, il raconte la guerre franco-prussienne sous un jour peu héroïque. L'antimilitarisme du roman (en particulier la scène où Jean Mintié donne un baiser au cadavre d'un soldat prussien) constitue une stratégie de scandale essentiellement *thématique*, le roman étant, pour la forme, d'une facture naturaliste classique. La banalité de l'intrigue sentimentale, racontée dans la deuxième partie du roman, peut en revanche être un effet de son habitus négrier, soit l'imitation de formes stéréotypées permettant d'écrire vite et sans risque.

Il semble surtout que l'entrée en littérature de Mirbeau soit contemporaine de la sortie du milieu idéologique dont il est originaire. Cette rupture peut être située en 1885, année où il renie ses écrits antisémites et prend ses premières positions anarchisantes. L'engagement à

²¹ Voir à ce sujet Géraldi LEROY et Julie BERTRAND-SALVIANI, *La vie littéraire à la Belle Époque*, Paris, PUF, 1998. En particulier le chapitre II, « Sociabilités ».

²² Marie-Claire BANCQUART, *Écrivains fin-de-siècle*, Paris, Gallimard, 2010, p. 63.

²³ Octave MIRBEAU, « Un raté », *Paris-Journal*, 19 juin 1882 [disponible en ligne sur *scribd.com*].

²⁴ Octave MIRBEAU, « Le Comédien », *Le Figaro*, 26 octobre 1882 [disponible en ligne sur *bmlisieux.com*].

²⁵ MICHEL, *Quand Mirbeau faisait le « nègre »*, *op. cit.*, p. 20.

gauche peut par ailleurs être un résultat du constat de l'échec programmé des tentatives antirépublicaines après la crise de 1877 qui installe durablement la Troisième République.

Un facteur intime peut avoir favorisé cette entrée en littérature. En 1884, Mirbeau a rencontré Alice Regnault (1849-1931), une actrice parisienne reconvertie dans le journalisme et le roman (elle en a publié deux chez Ollendorff), qui a profité des libéralités de ses protecteurs pour investir dans l'immobilier. Leur mariage (en 1887, à Londres) est une *opération gagnant-gagnant* : lui détenant le capital symbolique (et ayant, de ce côté, de grandes espérances), et elle le capital financier. En même temps qu'il accède définitivement au mode de vie bourgeois (il est selon Christophe Charle un des rares écrivains à pouvoir s'offrir « une double résidence à la campagne et dans les beaux quartiers »²⁶), Mirbeau, en épousant une ancienne « cocotte », s'exclut de la respectabilité bourgeoise (son mariage provoque d'ailleurs une rupture avec sa famille dont aucun membre n'assistera à ses funérailles²⁷). En lui faisant opérer un saut sociologique, ce « beau mariage » lui permet aussi de se consacrer davantage à l'écriture. Il semble donc y avoir une corrélation (ou, à tout le moins, un phénomène de simultanéité) entre son entrée en littérature, ses prises de position anarchistes et son accession au mode de vie bourgeois par le mariage.

On pourrait croire que l'image d'auteur du bourgeois Mirbeau interfère avec sa posture anarchisante. C'est le reproche que lui font notamment Anatole Baju (le classant parmi les « anarchistes » qui ne sont que des « bourgeois mécontents »²⁸) et Edmond de Goncourt²⁹. Mais comme on sait, en cette fin de siècle, le mode de vie bourgeois n'apparaît pas nécessairement antinomique de la détestation du bourgeois ; comme l'a formulé Flaubert dans une sentence célèbre, il faut « vivre en bourgeois et penser en demi-dieu »³⁰.

Plus tard, en racontant l'histoire d'un élève violé par un prêtre dans *Sébastien Roch* (1890), Mirbeau produit les conditions de son irrecevabilité. Le roman est un échec commercial. L'auteur avait pourtant changé d'éditeur, passant d'Ollendorff à Charpentier, l'éditeur des naturalistes, « moins commercial et plus prestigieux »³¹, consentant même à abaisser ses droits d'auteurs, bref se mettant en ordre de bataille pour engranger du capital symbolique. Cet échec peut avoir eu un effet traumatisant : si l'on excepte *Dans le ciel* publié

²⁶ Christophe CHARLE, *Paris fin de siècle. Culture et politique*, Paris, Seuil, 1998, p. 76.

²⁷ SCHWARZ, *op. cit.*, p. 37.

²⁸ Anatole BAJU, *L'anarchie littéraire : les différentes écoles : les décadents, les symbolistes, les romans, les instrumentistes, les magiques, les magnifiques, les anarchistes, les socialistes, etc.*, Paris, Vanier, 1892, p. 28.

²⁹ Qui moque son article en faveur de Ravachol : « Mirbeau comme le bon Scholl, ce sont des messieurs [...] qui dépensent une soixantaine de mille francs par an : je pense à ces messieurs soumis au régime des jouissances à bon marché de l'anarchie régnante. » D'après GONCOURT, *op. cit.*, « Vendredi 6 mai [1892] », p. 703.

³⁰ Lettre de Gustave FLAUBERT à Louise Colet, Trouville, 21 août 1853 [disponible sur flaubert.univ-rouen.fr].

³¹ Pierre MICHEL, « Charpentier, Georges », in LEMARIÉ et MICHEL, *op. cit.*, p. 86.

en feuilleton (1892-1893), Mirbeau ne reviendra au roman qu'en 1899 avec *Le Jardin des supplices*. Bancquart laisse entendre que l'échec de *Sébastien Roch* détermine l'engagement anarchiste de Mirbeau qui préface en 1893 *La société mourante et l'anarchie* de Jean Grave³². Cette prise de position est en réalité antérieure, mais il est possible que l'échec la radicalise.

Au point de vue de la sociabilité littéraire, Mirbeau, qui a reçu une lettre de félicitation d'Edmond de Goncourt pour *L'abbé Jules* (1888), commence à fréquenter le Grenier, dix ans après le dîner Trapp. Par la volonté testamentaire de Goncourt mort en 1896, il participe à la mise en place son Académie, et siège au jury du prix à partir de 1903.

Reconnaître et être reconnu (1890-1900)

En manière conclusion, nous voudrions montrer comment les faux-départs de la première partie de la vie de Mirbeau, jusqu'à sa conversion idéologique de 1885, ont affecté ses choix génériques et ses prises de positions idéologiques ultérieures.

Par exemple, le choix générique du conte (*Lettres de ma chaumière*) et du théâtre (des pièces anarchisantes telles que *Les Mauvais Bergers*, 1897), peuvent être l'effet de l'habitus journalistique : le conte en tant que forme brève et le théâtre en tant que tribune. D'autre part, si les causes défendues par Mirbeau varient, son image d'auteur en tant que « défenseur de causes » ne varie pas. Les événements politiques et littéraires le trouvent toujours du côté du combat : défendant les intellectuels anarchistes, dont Laurent Tailhade, en 1894, Oscar Wilde en 1895, prenant position en 1896 contre l'intervention française à Madagascar, etc.

À partir de 1892, quand il entre au *Journal* (quotidien républicain affichant un gros tirage, où il restera dix ans avec un salaire important à tel point qu'en 1898 il peut se permettre de payer l'amende de Zola³³), Mirbeau investit son capital symbolique récemment acquis en littérature (plus élevé que celui d'un journaliste ordinaire mais moins élevé que celui d'un poète symboliste établi, par exemple) en le plaçant sur des artistes qu'il désigne à la reconnaissance du public, par exemple Gauguin et Van Gogh en 1891. Mirbeau, qui a longtemps joué en bourse³⁴, a décidément le sens du placement. L'histoire littéraire se souvient encore de lui comme du découvreur de Maeterlinck. Or, l'activité consistant à lancer

³² BANCQUART, *op. cit.*, p. 64.

³³ Amende « [...] d'un montant de 7 555,25 francs, avec les frais du procès (soit environ 25 000 € d'aujourd'hui, et même largement plus du double, en termes de pouvoir d'achat) [...] » D'après Pierre MICHEL, « Affaire Dreyfus », in LEMARIÉ et MICHEL, *op. cit.*, pp. 618-619.

³⁴ Mirbeau dit à Goncourt avoir gagné en bourse au début des années 1880 jusqu'à 12 000 francs par mois pour entretenir sa maîtresse. D'après GONCOURT, *op. cit.*, « Mercredi 10 juillet [1889] », p. 292.

de jeunes talents appelle un retour sur investissement : en se posant comme instance de reconnaissance (ce qu'il peut se permettre, en raison de la centralité de sa position dans la presse quotidienne), Mirbeau s'*autorise* au sens où il se pose comme autorité.

Bien sûr, il faudrait encore évaluer le caractère « risqué » ou non de ces placements. Nous avons vu que Mirbeau ne prend des positions anarchistes qu'à partir du moment où il accède au mode de vie bourgeois. De la même façon, il déploie une stratégie de contre-champ à partir de 1899 dans ses romans de la déconstruction (*Le Jardin des supplices*, *Les vingt et uns jours d'un neurasthénique*, *La 628-E8*) alors que sa position semble assurée et que le naturalisme apparaît comme bel et bien fini. Ces romans modifient l'horizon d'attente mais ils s'insèrent aussi dans l'espace des possibles (le *Jardin* reconduit ainsi largement l'esthétique décadente), bien que Mirbeau radicalise progressivement ses propositions.

Le refus des étiquettes et la stratégie d'indépendance ont pu apparaître, à l'écrivain Mirbeau, comme des moyens de compenser la verticalité des rapports de domination qu'il subissait lorsqu'il était un journaliste stipendié. Par opposition à l'espace contraint du journalisme, Mirbeau semble n'imaginer de carrière littéraire qu'en toute indépendance, ce qui peut expliquer la simultanéité de son accession au mode de vie bourgeois d'une part, de son positionnement anarchiste d'autre part, et de son entrée en littérature.

Alexandre Lansmans

Bibliographie

- Anatole BAJU, *L'anarchie littéraire : les différentes écoles : les décadents, les symbolistes, les romans, les instrumentistes, les magiques, les magnifiques, les anarchistes, les socialistes, etc.*, Paris, Léon Vanier, 1892.
- Marie-Claire BANCQUART, *Écrivains fin-de-siècle*, Paris, Gallimard, 2010.
- Pierre CITTI, *Contre la décadence. Histoire de l'imagination française dans le roman (1890-1914)*, Paris, PUF, 1987.
- Christophe CHARLE, *Paris fin de siècle. Culture et politique*, Paris, Seuil, 1998.
- Gustave FLAUBERT, « Lettre à Louise Colet », Trouville, 21 août 1853 [disponible en ligne sur flaubert.univ-rouen.fr].
- Sharif GEMIE, « Un raté. Mirbeau, le bonapartisme et la droite », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 7, pp. 75-86.
- Edmond et Jules de GONCOURT, *Journal : mémoires de la vie littéraire*, Paris, Charpentier, 9 vol., 1887-1896 [Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2004, trois vol.].
- Jules HURET, « Octave Mirbeau », in *Enquête sur l'évolution littéraire*, Paris, Charpentier, 1891, pp. 207-218.
- Yannick LEMARIÉ et Pierre MICHEL, dir., *Dictionnaire Octave Mirbeau*, Lausanne, L'âge d'homme, 2011.
- Géraldi LEROY et Julie BERTRAND-SALVIANI, *La vie littéraire à la Belle Époque*, Paris, PUF, 1998 (en particulier le chapitre II, « Sociabilités »).
- Pierre MICHEL, *Quand Mirbeau faisait le « nègre »*, Angers, Éditions du Boucher, 2004.
- Octave MIRBEAU, « Un raté », *Paris-Journal*, 19 juin 1882.
- Octave MIRBEAU, « Le Comédien », *Le Figaro*, 26 octobre 1882
- Octave MIRBEAU, « Pétrisseurs d'âmes », *Le Journal*, 16 février 1901.
- Martin SCHWARZ, *Octave Mirbeau. Vie et Œuvre*, La Haye, Mouton et Co. 1966.